

Le cubicule

Jérôme Gagnon

Numéro 6, 2008

Répondeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, J. (2008). Le cubicule. *Biscuit Chinois*, (6), 62–72.



Jérôme Gagnon

Écrivain maudit et incompris, Jérôme rejette les valeurs de la société, se conduit de manière dangereuse, asociale et autodestructrice. Il serait certainement mort sans que son génie ne soit reconnu à sa juste valeur... n'eut été de *Biscuit chinois*.

le cubicule

« Vous êtes chez Édouard Lope. S'il vous plaît, laissez un message. »

Lorsqu'il rentra chez lui ce soir-là, Édouard Lope appuya sur la touche lui permettant d'entendre le message d'accueil sur son répondeur. Il avait tout de suite remarqué le voyant rouge intermittent sur l'appareil, mais il lui préféra son propre message. Il aimait entendre sa voix sur la bande. Ça lui faisait un beau timbre. Comme s'il s'agissait d'un autre que lui. Il se repassa l'enregistrement une autre fois. Puis une autre. Ensuite seulement, il interrogea le répondeur sur le message étranger. « Bonjour monsieur Lope! Madame Labonté de la compagnie Una Tella... » Il ne se rendit pas jusqu'au bout.

Le lendemain, Édouard Lope trouva à nouveau un message sur son répondeur. « Monsieur Lope! madame Labonté de la compagnie Una Tella. Écoutez, j'ai laissé un message sur votre répondeur hier soir. » Cette fois-ci, Édouard Lope ne se repassa pas son message d'accueil en boucle. Il retourna plutôt l'appel.



Madame Labonté ouvrit elle-même les portes le matin

suisant lorsqu'Édouard Lope se présenta à la compagnie Una Tella. « Monsieur Lope ! Enfin, vous voilà ! Entrez, je vous prie. » Ce qu'il s'empressa de faire pour que madame Labonté puisse refermer les lourdes portes. Madame Labonté fit demi-tour et s'engagea dans le couloir devant elle. Édouard Lope marcha à sa suite pour ne pas rester seul près de la porte. Il fut tout de suite frappé par la démarche de madame Labonté. De grandes enjambées pressées et jamais maladroites. C'était une femme à l'assurance sans équivoque.

Au bout du couloir se trouvait un escalier en colimaçon. Édouard Lope gravit les marches derrière madame Labonté, presque à la course, pour ne pas rester seul au premier étage.

— Alors, monsieur Lope ! Comment avez-vous appris l'existence de la compagnie Una Tella ?

— Je... je vous demande pardon ? répondit-il en cherchant son air.

— La compagnie Una Tella... Où en avez-vous entendu parler ?

— Eh bien... sur mon répondeur. Quand vous avez appelé.

— Je vois. Bien sûr ! dit-elle sur un ton de connivence. Et envisagiez-vous un poste en particulier ?

— À vrai dire, exhala-t-il, un peu perplexe, je n'envisageais rien... rien du tout.

Tout en haut de l'escalier, madame Labonté fit une pause. Ce qui permit à Édouard Lope de l'y rejoindre. Ils se trouvaient à l'entrée d'un autre couloir en tout point ressemblant à celui du rez-de-chaussée.

— Nous avons plusieurs postes intéressants à l'intérieur de la compagnie...

— Écoutez, je crois qu'il y a erreur... commencèrent à expulser les poumons malmenés d'Édouard Lope.

— Allons, allons, monsieur Lope ! Puisque je vous dis que nous avons l'emploi parfait pour répondre à vos besoins.

— ... Je n'ai pas soumis de candidature.

Mais madame Labonté avait repris sa route dans le couloir. Elle était déjà presque loin. Édouard Lope n'insista pas davantage et se mit au pas de course pour la rejoindre. Il ne voulait pas rester près de l'escalier comme un miséreux. Madame Labonté le guida à travers de nombreux couloirs parsemés de quelques pièces. Elle marchait très vite, si bien qu'Édouard Lope ne put que s'adonner à un examen très sommaire des lieux qu'ils traversaient. Il aperçut des cloisons. Beaucoup de cloisons. Il y en avait partout. Des couloirs et des cloisons. Bientôt, ce ne fut plus que des couloirs de cloisons. À intervalles plus ou moins réguliers, il aperçut des trous dans les cloisons, comme autant d'entrées.

Madame Labonté marchait d'un bon pas. Édouard Lope devait fouler le sol rapidement pour arriver à la suivre ou, du moins, à ne pas la perdre de vue. Madame Labonté tourna à droite, puis à gauche. Elle tourna encore à droite, puis encore à gauche. Plus loin, elle s'immobilisa net. Tout juste à côté d'une entrée dans la cloison. Elle fit demi-tour et, satisfaite, leva le bras en direction du trou sombre. « Monsieur Lope ! votre cubicule. »

Édouard Lope ralentit le pas et porta une main à son cœur. Ça battait la chamade là-dedans. À réveiller les morts. Il était à bout de souffle, mais aussi, il est vrai, un peu décontenancé à la vue de ce trou sombre que madame Labonté lui désignait si fièrement, comme s'il devait y entrer. Il fixa le trou, puis revint à madame Labonté. Il la regarda dans les yeux, juste une seconde, juste pour s'assurer qu'elle n'allait pas tout à coup éclater de rire en lui disant que tout cela n'était qu'une bonne blague. Non,

elle était tout ce qu'il y a de plus sérieux. Édouard Lope retourna à l'entrée du cubicule, hésita un instant, puis se décida enfin à y pénétrer.

Bien qu'il n'y eût pas de plafond comme tel à l'intérieur du cubicule, sinon le même que dans le couloir d'à côté, l'éclairage semblait plus sombre, probablement à cause de l'étroitesse de l'endroit. Édouard Lope ne se sentit pas très rassuré. « Allez, allez ! Mettez-vous à votre aise, monsieur Lope », fit madame Labonté en tirant sur la chaise qui se trouvait devant elle et en y calant brusquement Édouard Lope. Ce dernier eut le réflexe de se relever, mais madame Labonté, debout derrière lui, appuyait avec force sur ses épaules. « Je vous laisse vous familiariser avec votre nouvel environnement, poursuivit-elle. Je suis certaine que vous y serez comme chez vous. » Édouard Lope sentit ensuite les mains qui le retenaient fermement se dérober. À l'aide de ses jambes, il fit pivoter la chaise sur son axe, mais madame Labonté avait déjà disparu. Seule sa voix s'éleva en sourdine au-dessus de la cloison : « Je suis très occupée, vous savez... » La chaise continua de pivoter sur elle-même et Édouard Lope se retrouva face à son nouveau bureau. Complètement seul.

Il n'y avait pour tout objet dans le cubicule qu'un petit bureau en coin, une chaise, un téléphone et un ordinateur. Rien d'autre. Édouard Lope porta un regard désintéressé sur chacun de ces objets. Il ne se sentit pas bien. Rien de tout cela ne lui appartenait. Au bout d'un moment, il se leva. Vues de l'extérieur, les cloisons lui avaient paru d'immenses murs, froids et ternes. Depuis l'intérieur, ce n'était guère mieux, on aurait dit une cage qui s'apprêtait à se refermer sur soi. Édouard Lope n'était pas particulièrement grand, il ne pouvait pas voir au-dessus des cloisons. Il rejeta la faute sur sa petite taille, en tentant de se rassurer, se convainquant que si la nature l'avait fait plus grand, il

aurait facilement pu voir au-delà des murs et que l'endroit lui aurait certainement paru moins lugubre. Cette pensée ne l'occupa que brièvement. Édouard Lope eut une envie pressante de quitter les lieux. Il passa la tête au travers du trou et se retrouva à moitié dans le corridor. Il regarda à droite, à gauche... Il hésita un moment, leva la jambe droite, puis la déposa à nouveau sur le sol. Il lui était impossible de se rappeler avec certitude de quel côté il était arrivé. Cette seule pensée le mit mal à l'aise et il se sentit incapable de prendre un bord ou l'autre. Il resta immobile de longues minutes, puis battit en retraite dans le cubicule avant de reprendre place sur la chaise.

Il régnait un silence de mort. Tout autour, pas un bruit. Édouard Lope aurait dit qu'il était seul à des mètres à la ronde. Ça semblait insensé pourtant, avec tous ces corridors, toutes ces entrées... tous ces cubicules. Pas le moindre son. Pour tromper son malaise, il se raccrocha à ce qui se trouvait devant lui. Il entreprit de faire démarrer l'ordinateur. Il appuya sur quelques boutons, mais rien ne se passa. Édouard Lope ne s'énerva pas. Il ne connaissait pas grand-chose aux ordinateurs, ce n'était pas la première fois qu'il ne réussirait pas à en faire fonctionner un. Il eut presque envie de rigoler, mais cela lui passa rapidement.

Soudain, Édouard Lope crut apercevoir une ombre du coin de l'œil, une ombre passer à toute vitesse dans le couloir, devant l'entrée de son cubicule. Il frissonna sans trop savoir pourquoi et la température de son corps chuta légèrement. Il ne resta pas de glace, toutefois. Il s'y refusa. Il devait probablement s'agir d'un employé de la compagnie Una Tella, tout simplement. À l'aide de ses jambes, il poussa sa chaise vers l'arrière. Il la fit rouler ainsi tout doucement, jusqu'à ce qu'il puisse glisser la tête à l'extérieur du cubicule. Évidemment, il n'y avait plus rien. Pas âme qui vive. Il était pourtant certain d'avoir vu quelqu'un

ou quelque chose bouger. Il n'aurait su dire de quel côté ce quelqu'un ou ce quelque chose était venu ni par quel autre il était reparti et, en y pensant bien, il se dit que c'était aussi bien comme ça. Il se décida alors à revenir à l'intérieur du cubicule. Il s'y sentait plus en sécurité maintenant.

Édouard Lope dirigea son attention vers le téléphone sur sa gauche. N'importe quoi pour penser à autre chose. Il examina l'appareil de longues minutes sans rien faire. Un téléphone noir, tout ce qu'il y a de plus banal, avec un combiné noir. Son angoisse se dissipa petit à petit. Il commençait même à se sentir mieux, du moins tentait-il de s'en convaincre. Il ne se trouvait nulle part ailleurs que dans une compagnie comme il en existe des milliers, il n'y avait pas de quoi s'en faire. Les gens étaient silencieux tout autour parce qu'ils étaient affairés à travailler, voilà tout.

Édouard Lope en était là dans ses réflexions quand il crut entendre un bruit de l'autre côté de la cloison. Il approcha tout doucement la tête de la paroi, frémissant comme s'il s'apprêtait à capturer une araignée énorme et poilue. Il appuya son oreille contre la cloison et écouta. Il crut entendre une respiration. Pas la sienne, non, même s'il l'entendait aussi – c'était une autre respiration, moins haletante, plus contrôlée. Le son était vraiment faible, mais il y avait assurément quelqu'un de l'autre côté, quelqu'un qui respirait. Édouard Lope risqua un « allô » tout bas. Les bruits de respirations cessèrent. Quelques secondes après, il entendit une masse bouger au-delà du mur. Puis, la respiration reprit. Plus forte... plus proche de lui. Collée à la cloison. Édouard Lope, lui, ne respirait plus. L'air ne pénétrait plus ses poumons tandis qu'il imaginait il ne savait qui ou quoi de l'autre côté. Il craignit que son cœur le lâche.

Le téléphone retentit comme un hurlement. Édouard Lope sursauta et retomba sur sa chaise avant d'entendre

un autre cri, tout aussi terrible, expulsé par sa gorge nouée. Ses doigts s'enfoncèrent dans les appuie-bras tandis que son cœur se remit à battre. L'air entra par rafales douloureuses dans ses bronches. Il fixa le téléphone qui prenait tout à coup les traits d'un animal sous ses yeux. La bête féroce sonna à nouveau une deuxième, une troisième, une quatrième fois, et encore... autant de hurlements dans la nuit. Édouard Lope crut que la bête n'allait jamais se taire. Il aurait bien voulu s'emparer d'un bâton et la frapper, la frapper et la frapper jusqu'à ce qu'elle se taise. Jusqu'à ce qu'elle meure. Mais il n'avait pas de bâton... ni de courage. Il était pétrifié. Le téléphone continua de sonner; sept, huit, neuf, dix fois. Imperturbable. Édouard Lope en vint à penser qu'il ne cesserait plus jamais. Malgré cela, il demeurait incapable de répondre, et au bout d'un moment, la bête se tut.

Il se passa plusieurs minutes avant qu'Édouard Lope reprenne ses esprits. Il était hypnotisé, terrorisé par la bête noire. En même temps, il se trouvait totalement grotesque. Il se prit la tête à deux mains un long moment. Ensuite, faisant un effort considérable, il tendit la main vers le téléphone comme pour l'appriivoiser. Il souleva le combiné et composa un numéro. « Vous êtes chez Édouard Lope. S'il vous plaît, laissez un message. » Il se sentit instantanément mieux et raccrocha.

Il n'avait pas lâché le combiné que le téléphone hurla aussitôt. Édouard Lope sursauta de plus belle et répondit avant même la fin du hurlement, un peu malgré lui. Un « allô » presque inaudible sortit de sa gorge. « Monsieur Lope, heureuse de vous entendre ! Madame Labonté à l'appareil. J'ai cru un instant que vous nous aviez déjà quittés. » Édouard Lope fut presque soulagé d'entendre la voix. « Les affaires vont bien, monsieur Lope ? » Il ne répondit pas. « Monsieur Lope, reprit madame Labonté comme si elle

s'adressait à un enfant, vous me semblez anxieux. Il ne faut pas vous en faire comme ça, voyons. Ça se passe toujours ainsi au tout début. Nous sommes très compréhensifs, vous savez. Nous n'avons pas le moindre doute à votre égard. »

— Je... Écoutez, je ne suis pas certain de comprendre ce que vous attendez de moi au juste...

— Ce que nous attendons ? Mais le meilleur, monsieur Lope ! Le meilleur de vous-même.

Puis, elle raccrocha. Madame Labonté semblait si occupée. Édouard Lope resta de longues minutes immobile. Il ne savait que faire ni que penser de tout ça. Il ne savait pas ce qu'il faisait là ni ce que le meilleur de lui-même représentait exactement pour la compagnie Una Tella. Les paroles de madame Labonté martelaient sa tête : « J'ai cru un instant que vous nous aviez déjà quittés. » Qu'entendait-elle exactement par « quittés ». Croyait-elle vraiment une seule seconde qu'il eût pu s'enfuir par lui-même de ces lieux. À moins qu'elle ait voulu dire autre chose... Il n'avait pas osé poser la question directement. Il avait eu bien trop peur de la réponse que madame Labonté lui aurait servie. Il se laissa aller à toutes sortes d'explications, toutes plus saugrenues les unes que les autres, pendant de longues minutes. Peut-être une heure. Peut-être davantage.

Bien calé au creux de sa chaise, Édouard Lope se remit à observer les cloisons tout autour. Elles étaient à peine plus hautes que lui. Juste assez pour l'empêcher de voir une fois debout. Mais plus il les examinait et plus l'envie le tenaillait justement de voir par-dessus. À un moment, l'envie devint trop pressante pour la contenir plus longtemps. Édouard Lope se leva et grimpa sur sa chaise, puis à quatre pattes sur son bureau. Il agrippa le dessus de la cloison à l'aide de ses deux mains et se risqua à sortir la tête. Pas au complet, juste ce qu'il fallait pour lui permettre

de voir au-delà de la séparation.

Il se trouvait dans ce qui ressemblait à un vaste entre-pôt. L'endroit était immense. Il y avait des cloisons partout, disposées de façon à créer des méandres de corridors. Un vrai labyrinthe. Édouard Lope se dit qu'il devait se hisser un peu plus haut pour regarder dans le cubicule à côté du sien, pour voir s'il y avait bien quelqu'un ou... quelque chose. Mais il n'en eut pas le temps, son attention fut attirée au loin par autre chose. Un visage, par-dessus les cloisons, le regardait depuis quelques dizaines de mètres. Plusieurs cubicules et couloirs les séparaient. C'était un homme. Il avait une mine terrible. Ses yeux grand ouverts sautillaient nerveusement dans leur orbite. Pas de doute, l'homme était terrorisé. Au moins autant que lui. Édouard Lope en eut la chair de poule. Il ne bougea pas, continuant de fixer l'homme. À un moment, ce dernier leva la main. Édouard Lope crut qu'il allait lui faire un signe quelconque, mais si tel en était le cas il n'en eut pas le temps. Il fut soudain comme aspiré à l'intérieur de son cubicule. Édouard Lope n'en était pas tout à fait certain, mais il croyait avoir vu deux mains empoigner l'homme par le cou, tirant dessus pour le faire descendre. Ou c'était ça, ou l'homme avait chuté de lui-même.

Édouard Lope ne se sentait pas rassuré. Il redescendit rapidement du bureau et revint s'asseoir sur la chaise. Une main se posa sur son épaule. Il sursauta tellement fort qu'il s'en mordit la langue. « Allons, monsieur Lope ! Ne soyez pas si nerveux. » C'était madame Labonté. « La journée est terminée. Je vous raccompagne. »

Édouard Lope ne se fit pas prier. Il se leva sur-le-champ et se mit en marche derrière madame Labonté. Il n'eut pas de mal à la suivre cette fois-ci, elle marchait un peu trop lentement à son goût. Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient devant les portes de l'entrée. Avant de les pousser,

madame Labonté se fit rassurante : « Tout ira beaucoup mieux demain, monsieur Lope. Nous passerons aux choses sérieuses. » Édouard Lope se demanda si vraiment elle avait l'intention de le laisser filer. Était-ce possible ? Non, à coup sûr elle lui lancerait un regard immonde pour ensuite éclater de rire comme l'être diabolique qu'elle était. Jamais elle ne le laisserait s'enfuir. Édouard Lope allait terminer ses jours dans cet antre cloisonné.

« À demain matin, monsieur Lope ! » Madame Labonté ouvrit les portes juste assez grandes pour permettre au corps frêle d'Édouard Lope de se faufiler. Il quitta à toutes jambes la compagnie Una Tella et ne se retourna à aucun moment pour voir si madame Labonté se lançait à ses trousses.



Le lendemain lorsqu'il se leva, Édouard Lope ne se rendit pas à la compagnie Una Tella. Il ne s'y rendrait plus jamais. Loin de lui l'envie de savoir ce qui se passait véritablement à l'intérieur de ces murs, encore moins de revoir cet homme, au-dessus des cloisons, qui l'avait tant troublé, qui lui ressemblait tant, comme s'il ce fut agi de sa propre réflexion. Non, Édouard Lope resta chez lui. Il se sentait bien. Les événements de la veille étaient déjà bien trop loin pour occuper son esprit davantage. Il s'affaira plutôt à enregistrer un nouveau message d'accueil sur son répondeur.

« Vous êtes chez Édouard Lope. Ne laissez pas de message. »